

Journal de Genève n° 33

# Responsabilité des écrivains et des artistes

Tous les Français ont leur part de responsabilité dans le désastre de la France, mais cette part varie considérablement suivant le degré d'influence, d'autorité, de pouvoir dont ils disposaient, soit à titre personnel, soit par la classe ou catégorie sociale à laquelle ils appartenaient ; et elle se mesure pour chacun d'eux à ce qu'il a fait, ou à ce qu'il a favorisé, ou à ce qu'il a permis, ou à ce qu'il n'a pas empêché.

La responsabilité de l'écrivain est particulièrement lourde, bien qu'il l'ait trop souvent déclinée par avance, revendiquant des licences exceptionnelles d'ors qu'il eut dû s'imposer des devoirs exceptionnels.

Le génie, le talent possèdent une puissance de contagion admirable et redoutable. Les semences qu'ils répandent lèvent en fruits de vie ou en fruits de mort. C'est ce que ne devraient jamais oublier les écrivains et plus généralement les artistes.

Certes, il y a un métier littéraire qui, comme tous les métiers, a ses règles techniques, celles qui définissent le bon ouvrage et le bon ouvrier, celles qui distinguent ce qui existe littérairement de ce qui n'existe pas.

Mais, dans le cas de l'art, la probrité technique ne suffit pas ; elle doit louer en quelque sorte à l'intérieur d'une probrité plus ample et plus haute, qui est d'ordre spirituel.

Il ne s'agit pas d'exigence. Les écrivains je ne sais quel propos didactique, je ne sais quel conformisme moral ou social. L'art, étant essentiellement création, est essentiellement liberté.

Mais la liberté de l'art, loin d'impliquer ou même d'admettre l'irresponsabilité ou la « gratuité », les repousse et les exclut.

Il ne suffit pas qu'un auteur soit sincère, il faut qu'il soit vrai. Mais, sur le plan élevé où se meut l'art authentique, la vérité ne peut pas plus se séparer du bien que du beau.

Un mot d'André Gide, souvent cité et qui ne méritait pas cette fortune, veut qu'on ne fasse pas de bons livres avec de bons sentiments. La réponse est facile, bien que nul ne semble s'en être avisé. C'est que, pour un regard un peu pénétrant, il n'y a pas de sentiments absolument bons dans le cœur de l'homme. Tout y est mêlé de bien et de mal, et c'est précisément l'affaire de l'artiste d'écarter le voile des fictions et des mensonges, des conventions et des apparences pour atteindre et pour révéler les choses telles qu'elles sont.

Il n'y a de réellement, de substantiellement bon que ce qui est saint, mais alors il n'est plus question de littérature.

Le sort normal de la vérité est de commencer par être méconnue, souvent persécutée, parfois crucifiée. De là procède l'éminente dignité des novateurs, des inventeurs, des créateurs dans tous les ordres. Mais il est écrit, et fort bien écrit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive. » Deux et trois fois malheur, insisterions-nous, lorsque le scandale est non seulement sans péril, mais de bon rapport.

Aucune matière n'est interdite à l'artiste. Il est entièrement libre de ses sujets, mais il n'est pas entièrement libre de son attitude ; et il doit être tenu pour responsable de sa « Weltanschauung », de sa vision du monde, puisqu'il n'œuvre que pour la communiquer et que ce qu'il se borne à imaginer, d'autres peut-être le réaliseront.

Tu peux tuer cet homme avec tranquillité, écrit le poète ; après quoi, il pose sa plume et s'en va déjeuner ; mais cet éloquent alexandrin, ou tout autre du même genre, mettra peut-être le poignard à la main d'un pauvre diable, qu'il conduira au bagne ou à l'échafaud.

J'ai reçu, il y a quelques années, et beaucoup d'écrivains ont dû recevoir comme moi, une lettre où un père de famille racontait, avec une douleur d'autant plus émouvante qu'elle était plus contenue, comment son fils, un jeune homme de grande espérance, avait été perverti, dégradé, et finalement amené au suicide par l'influence d'André Gide. Dans quelle mesure exacte André Gide a-t-il été responsable de la mort de cet adolescent (et de la démoralisation, à tout le moins, de beaucoup d'autres) ? Dieu seul le sait. Mais que cette mesure soit réelle, c'est ce qui est trop certain, et c'est ce qui est rigoureusement inadmissible.

N'est-ce pas d'ailleurs le même André Gide qui, bouffonnant sur une formule de Le Play, reprise par Paul Bourget, selon laquelle la famille serait la cellule sociale, feignait d'y douter son entier assentiment, en prenant cellule au sens de prison ?

Certes, ce n'était pas seulement l'écrivain qui était complice d'attaquer la société, c'était la société elle-même qui était complice de ne pas se défendre. Mais comment se fut-elle

déendue lorsque ses propres chefs conspiraient sa ruine ? C'est vers le même temps qu'un président du Conseil, nommé Aristide Briand, interviewé sur le divorce qu'il désirait faciliter à tout le monde, assimilait le mariage à un contrat de louage de service ; qu'un autre président du Conseil nommé Léon Blum rééditait en l'assaisonnant de la plus impudente réclame un livre de son affreuse jeunesse sur le mariage, véritable manuel de cliquisme qui eût dû interdire toute carrière publique à son auteur, Société et littérature, l'une poussant l'autre, se hâtaient de conscrire vers la « fosse commune » où il n'y a plus ni littérature ni société.

Quelques mois avant la guerre, je demandais publiquement à la Tribune du Conseil municipal de Paris l'interdiction d'une pièce de Jean Cocteau, *Les Parents terribles*, qu'en pleine conscience du ridicule auquel je m'exposais, je qualifiais d'immoral, d'antifamiliale et d'antisociale. Je n'obtins, cela va sans dire, aucun succès, mais en revanche, je recus du grand homme qui s'appelait Capgras, alors directeur du Théâtre des Ambassadeurs où se jouait la pièce, (aujourd'hui interné dans un camp de concentration pour je ne sais quelle coquetterie) une assignation en 500 000 fr. de dommages-intérêts pour diffamation ; cependant que M. Cocteau, reprenant à son compte la parole évangélique : « Laissez venir à moi les petits enfants », invitait les écoliers de Paris à une représentation gratuite de son ordure. L'invitation de Jean Cocteau fut tout de même déclinée et l'assignation de M. Capgras ne vint jamais à l'audience, auteur et directeur s'étant prudemment dégonflés, mais la pièce continua brillamment sa carrière devant des salles aussi faisandées qu'elle-même. Je n'ai pas appris sans plaisir il y a quelques semaines que, reprise au Théâtre du Gymnase, elle avait suscité de si véhémentes protestations qu'il avait fallu la retirer de l'affiche. Allons ! l'esprit public a cessé de descendre la pente, il a commencé de la remonter. Il y a de l'espoir.

J'ai pris mes exemples sur le plan le plus élevé de notre littérature ; et je les ai pris à regret car nul n'apprécie plus que moi l'immense culture et les dons d'analyste et de styliste d'André Gide, l'esprit étincelant et la fantaisie ailée de Jean Cocteau ; mais c'est à raison même de leurs talents exceptionnels que ces écrivains de grande classe ont encouru des responsabilités exceptionnelles.

Ce n'est donner ni dans le vertigisme ni dans le béotisme que de constater qu'en se faisant les insidieux apôtres de l'immoralisme, du narcissisme, d'un individualisme anarchique, d'un érotisme morbide, d'une conception de la vie uniquement ou principalement axée sur le désir, ils ont très efficacement contribué à la dévirilisation et à la désagrégation de l'âme française.

Je viens de parler d'érotisme. Je prie qu'on ne m'attribue point des pensées ou des arrière-pensées qui ne sont pas les miennes. Les passions de l'amour ont toujours été un des sujets de prédilection de nos écrivains, et je crois et j'espère qu'il continuera d'en être ainsi. Mais, sous le couvert de la « liberté » démocratique et républicaine, une plèbe écrivassière a foisonné depuis 50 ans, dont la production relevait beaucoup plus de l'exécution à la débâche que de la « chose littéraire ». Ton corps est à toi, mon corps est à moi, son corps est à lui, l'obsession sexuelle toujours et partout, la chanson crapuleuse et le roman obscène, les mauvais garçons et les immondes garçonnades, toute cette littérature de trottoir, à laquelle faisait pendant une peinture de lupanar, quels ravages n'ont-elles pas exercés dans l'équilibre intellectuel et moral jusque là si solide, des couches moyennes du public français !

Encore une fois, que l'on m'entende bien, il ne s'agit pas de mobiliser les artistes, fût-ce pour le nettoyage des écuries d'Angias, mais le moins qu'on puisse exiger d'eux c'est de ne pas y ajouter. L'artiste ne vit pas seul dans une tour d'ivoire, il vit au sein d'une société qui le fait vivre. Il n'a pas le droit, pour autant qu'il est en lui, de la faire mourir.

Or, quelques nombreuses, honorables ou glorieuses exceptions qu'on puisse invoquer, il est certain que l'immense production littéraire d'avant-guerre a eu sa large part de responsabilité dans le désarmement intellectuel, le relâchement des liens sociaux, l'amoindrissement des énergies, l'abaissement du tonus moral, le discrédit des valeurs spirituelles où se préfigurait en quelque sorte notre défaite.

Qui donc oserait parler désormais de l'irresponsabilité de la littérature ? Qu'elle aille rejoindre l'immunité parlementaire dans le cimetière des idées fausses et des privilèges abusifs ! Nul ne peut plus se désintéresser aujourd'hui des conséquences prochaines ou des répercussions lointaines de sa pensée et de sa parole ; les écrivains moins que personne, puisqu'ils peuvent plus que personne, soit pour le mal, soit pour le bien.

René Gillouin